

encore aujourd'hui parmi les Juifs, leur est venue de leurs patriarches et de leurs prophètes dès l'origine de leur nation ; car cette longue suite d'années où eux-mêmes reconnaissent que, par un conseil de la Providence, il ne s'élevait plus parmi eux aucun prophète, et que Dieu ne leur faisait point de nouvelles prédictions ni de nouvelles promesses, cette foi du Messie qui devait venir était plus vive que jamais. Elle se trouva si bien établie quand le second temple fut bâti, qu'il n'a plus fallu de prophète pour y confirmer le peuple. Ils vivaient sous la foi des anciennes prophéties qu'ils avaient vues s'accomplir si précisément à leurs yeux en tant de chefs : le reste depuis ce temps ne leur a jamais paru douteux ; et ils n'avaient point de peine à croire que Dieu, si fidèle en tout, n'accomplît encore en son temps ce qui regardait le Messie, c'est-à-dire la principale de toutes les autres.

En effet, toute leur histoire, tout ce qui leur arrivait de jour en jour n'était qu'un perpétuel développement des oracles que le Saint-Esprit leur avait laissés. Si, rétablis dans leur terre après la captivité, ils jouirent, durant trois cents ans, d'une paix profonde ; si leur temple fut révééré et leur religion honorée dans tout l'Orient ; si enfin leur paix fut troublée par leurs dissensions : si ce superbe roi de Syrie fit des efforts inouïs pour les détruire ; si l'on prévalut quelque temps ; si, un peu après, il fut puni ; si la religion judaïque et tout le peuple de Dieu furent relevés avec un éclat plus merveilleux que jamais, et le royaume de Juda accru, sur la fin des temps, par de nouvelles conquêtes, vous avez vu, monseigneur, que tout cela se trouvait écrit dans leurs prophètes. Oui, tout y était marqué, jus-qu'au temps que devaient durer les persécutions, jus-qu'aux lieux où se donnerent les combats, jus-qu'aux terres qui devaient être conquises.

Je vous ai rapporté en gros quelque chose de ces prophètes : le détail serait la matière d'un plus long discours. Je ne veux vous donner ici qu'une première teinture de ces vérités importantes, qu'on reconnaît d'autant plus qu'on entre plus avant dans le particulier. Je remarquerai seulement ici que les prophètes du peuple de Dieu ont eu, durant tous ces temps, un accomplissement si manifeste, que depuis, quand les païens mêmes, quand un Porphyre, quand un Julien l'Apostat, ennemis d'ailleurs des Écritures, ont voulu donner des exemples de prédictions prophétiques, il les ont été chercher parmi les Juifs.

Et je puis même vous dire avec vérité que, si durant cinq cents ans le peuple de Dieu fut sans prophètes, tout l'éclat de ce temps était prophétique : l'œuvre de Dieu s'acheminait, et les voies se préparaient insensiblement à l'entier accomplissement des anciens oracles.

Le retour de la captivité de Babygone n'était qu'une ombre de la liberté et plus grande et plus nécessaire que le Messie devait apporter aux hommes captifs du péché. Le peuple, dispersé en divers endroits dans la haute Asie, dans l'Asie Mineure, dans l'Égypte dans la Grèce même, commençait à faire éctater parmi les gentils le nom et la gloire du Dieu d'Israël. Les Écritures, qui devaient un jour être la lumière du monde, furent mises dans la langue la plus connue de l'univers ; leur antiquité est reconnue. Pendant que le temple est révééré et les Écritures répandues parmi les gentils, Dieu donne

quelque idée de leur conversion future, en jette de loin les fondements.

LITTERATURE.

LE LENDEMAIN

de la

NOTOIRE.

(La scène se passe en Europe.)

SECONDE PARTIE.

(Suite et Fin.)

XII.

La campagne.

(Une troupe d'hommes armés de faux, de bâton et de fusils.)

JEAN BONHOMME.

Milles tonnerres ! je crève d'impatience. Ils n'arriveront pas. Allons les chercher. Si je n'en extermine pas trois ou quatre aujourd'hui, je deviendrai fou. Depuis ce matin, je compte là-dessus ; il m'en faut !

LE CHEF.

Calmez-vous. Ils passeront par ici et ne nous échapperont point. Personne ne serait plus fâché que moi de les manquer.

JEAN BONHOMME.

Les brigands ! jamais ils ne me paieront mes deux fils morts et mon bien volé, un bien que j'avais hérité de mon père et agrandi par vingt ans de travail.

LE CHEF.

Nous sommes logés tous à la même enseigne. J'avais une maison, et je m'asseyais à table tous les dimanches entre mon père, ma mère et huit enfants. Mon père a été assassiné, ma mère est morte d'effroi, ma femme de faim, à la porte de sa maison ; mes fils sont emprisonnés ; mes filles... Allez, compagnons, j'ai bien pris mes mesures, et je vous promets qu'ils passeront par ici ! Ils seront une centaine. Laissons-les s'engager dans le bois : par un n'en sortira.

GERVAIS.

Eux massacrés, il faudra nous porter à marche forcée sur le village d'où ils viennent, y arriver cette nuit le mettre à feu et à sang. Les habitants, quoique suspects à présent aux socialistes, ne valent pas mieux. Ce sont tous voleurs qui se pillent les uns les autres après avoir pillé les honnêtes gens. Nous n'avons pas besoin de regarder où nous frapperons, nous n'atteindrons jamais que des scélérats.

LE CHEF.

Quand pourrions-nous en faire autant dans la capitale !

JEAN BONHOMME.

Je ne tiens à vivre que pour aller là, servir certaines pratiques.

LE CHEF.

Tous nos maux viennent des villes ; elles paieront tout avec usure.

GERVAIS.

Vous n'iriez pas dans les régions de l'ouest, vous ? La vie et la mort y sont moins dures qu'ici, mais ils font des prisonniers... Ce ne serait pas votre goût.

LE CHEF.

Ni le vôtre, je pense.